



Introduction

Gayatri Spivak dans le monde

MIREILLE CALLE-GRUBER
ET SARAH-ANAÏS CREVIER GOULET

Gayatri Chakravorty Spivak aura tôt fait l'expérience des contradictions qui nourrissent les grands mouvements des xx^e et xxi^e siècles. Née à Calcutta cinq ans avant l'indépendance indienne, dans une famille brahmanique de culture marxiste originaire de la partie occidentale du Bengale, un « État démocratique parlementaire » gouverné par des communistes, Gayatri Chakravorty assiste très jeune aux violences religieuses entre hindouistes et musulmans qui marquent les changements politiques et les constructions identitaires de son pays.

Lecture du *Capital*, sensibilisation à une culture féministe par son entourage, engagement dans le domaine du genre et de la différence sexuelle, études universitaires à Calcutta où elle obtient une maîtrise d'anglais, puis aux États-Unis où elle est d'abord professeur à l'université de l'Iowa puis à l'université Columbia New York où elle enseigne depuis 1991. Elle a fondé au Bengale un programme de formation d'instituteurs et d'écoles pour les enfants des zones rurales et des minorités ethniques (1986), puis, élargissant son action, elle a créé en 1997 l'ONG The Pares Chandra and Sivani Chakravorty Memorial Education Project, spécialisée dans l'éducation des enfants des régions les plus pauvres du monde.

Sa traduction de *De la Grammatologie* de Jacques Derrida, en 1976, permet la découverte du philosophe aux États-Unis, et la fait connaître d'un large public, ainsi que son texte *Can the Subaltern Speak?* (*Les Subalternes peuvent-elles parler ?* trad. Jérôme Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2009), avec lequel elle signe, en 1988, son intervention incontournable et novatrice dans le champ des études postcoloniales.

Les rencontres de Paris qui se sont voulues, d'abord, un moment d'étude de l'œuvre de Spivak, se sont inscrites dans un travail pluridisciplinaire et multilingue, permettant d'articuler les champs de ses



recherches et de ses activités militantes ; et de prendre la mesure des stratégies qu'elles requièrent : théorie littéraire, traduction, philosophie politique, études postcoloniales, études de genre, anthropologie, éducation, histoire.

Les intervenants, venus de différents espaces géopolitiques et linguistiques, ont ainsi confronté analyses et expériences, et considéré la portée de la méthodologie de Spivak dont le caractère non dogmatique s'appuie sur des « quasi-concepts », comme les nomme Etienne Balibar qui en compte au moins cinq :

- la notion de « subalterne », empruntée à Gramsci, qui désigne ainsi une catégorie de population et une position sans identité, donnant lieu aux *subaltern studies* c'est-à-dire à l'étude des processus de mise au silence et de refoulement des minorités (femmes, minorités ethniques, pauvres du « quart monde ») ;

- la notion de « voix » qui opère la déconstruction des représentations du sujet et permet d'entrer dans le champ de l'« écriture » où se jouent contraintes et dominations mais aussi les possibles « transactions entre idiomes hétérogènes » ;

- la réflexion sur les modalités de la « subjectivation », de la « politique culturelle » et sur les affrontements entre apprentissages (*learning*) et désapprentissage (*unlearning*) ;

- la « stratégie » qui est un autre mot-clé chez Spivak pour toute déconstruction d'une domination, c'est-à-dire toute stratégie d'émancipation où il y va moins de pragmatisme que de fiction et de performativité ;

- la « planéarité », qui est le terme que Spivak préfère au convenu « cosmopolitisme », conférant une dimension écologique et énergétique aux rapports des humains. Cependant, elle développe également, qu'elle oppose à l'uniformisation de l'État-nation, la notion de « régionalisme critique », ce qui permet de penser des situations juridiques et socio-culturelles mouvantes et instables ; d'élaborer une réflexion mobile, transfrontalière.

La volonté de procéder de façon souple, selon des approches en traduction-translation et dans une cohérence sans rigidité, donne à cette pensée en mouvement un impact fort dans les domaines artistiques, privilégiant notamment la performativité, les fictions, la littérature. Et dotant l'imagination d'une puissance critique.

Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, et ce à l'échelle mondiale. Nous avons beaucoup à apprendre de Gayatri Chakravorty Spivak dont les propositions sont plus que jamais d'actualité.

Ainsi, le colloque organisé par la Sorbonne Nouvelle en collaboration avec Columbia University in Paris, et qui s'est tenu sur les deux sites institutionnels, a-t-il eu la volonté de faire valoir ce travail pionnier, et d'en tirer conséquemment toutes les leçons. En particulier, de considérer en quoi, théorique, pratique, spéculatif, créatif, il a la capacité de frayer la voie tant à la recherche qu'aux actions de terrain : en matière de dispositifs d'éducation, et de déplacement des moyens de déconstruction dans l'espace géopolitique. Ne négligeant jamais la voix des sans-voix dans la littérature contemporaine ni dans les écrits postcoloniaux (en cela, Spivak est très proche de l'œuvre d'Assia Djebar), et prenant nettement position quant à la littérature indienne contemporaine. Sans oublier les travaux plus récents de Spivak autour de W. E. B. Dubois, historien et écrivain, figure majeure des premières luttes pour les droits civils des Africains-Américains.

C'est dire qu'un colloque avec la participation de Gayatri Chakravorty Spivak ne ressemble à aucun autre ; et pas davantage la publication subséquente des Actes, attachée à rendre dans l'esprit et dans la lettre les singulières richesses de ces rencontres hors norme.

Un colloque avec Gayatri, c'est le monde entier qui est invité au banquet des expériences et des débats.

Pendant trois jours, les 20, 21 et 22 juin 2018 se sont réunis des intervenants de langues et de cultures non seulement différentes mais multiples. Les chercheurs d'Inde, du Canada, des États-Unis, du Brésil, du Ghana, du Nigéria se sont joints aux chercheurs de France – philosophes, littéraires, indianistes, anglicistes, américanistes, romanistes, comparatistes, traducteurs –, et ensemble ils ont échangé en anglais et en français, interrogeant leurs travaux et la mise en œuvre de leurs méthodologies. En outre, la soirée de clôture à l'Espace des Femmes (Éditions des femmes-Antoinette Fouque) a offert un récital où se sont succédé Yohann Ripert au piano et Rishab Prasanna au bansouri, programme qui a enchanté l'assistance.

Il importait, dans le présent volume, de conserver cette pluralité langagière aux accents divers, ainsi que la palette des modalités d'intervention variant de la conférence à l'exposé à l'entretien à la maïeutique du récit dialogué et, pour finir, au bilan des expérimentations d'un collectif dédié à la formation et à la transmission des compétences.

Singularité majeure dans le déroulé de ce colloque : Gayatri Chakravorty Spivak pratique la politique de l'interruption, c'est-à-dire la *ruption* radicale : rompant avec codes et protocoles ; libérant moins le direct du parler que la vitale controverse du parlement, moins

la parole que les langues-mêmes. Libérant leur créativité idiomatique ainsi que la charge émotionnelle et les affects dont elles sont habitées. Faisant porter la vigilance sur la textualité du texte et sa textilité, où joue tout un spectre grammatical : langue-mère, langue seconde, langue tierce, langue-écho, langue-de-l'autre, langue subalterne ainsi que le souligne Etienne Balibar rappelant la notion active chez Spivak de « subaltern languages ».

La *ruption*, Gayatri Chakravorty Spivak la pratique, geste plus extraordinaire encore, vis-à-vis de ses propres positions. À l'ouverture, c'est à Etienne Balibar qu'elle dévolue la tâche de la mettre à la question, et à qui elle répond de ses partis pris. En clôture, c'est à ses collègues du Ghana et du Nigéria qu'elle s'en remet, leur confiant le soin de surveiller ses conclusions, les confirmer ou les invalider. Tous les exposés se sont trouvés exposés par elle aux discussions les plus vives, surprenantes, pugnaces, conflictuelles parfois, mais toujours avec la largeur de vue que donne le grand angle.

De la prépondérance donnée à l'effervescence de l'interculturalité et de l'intersubjectivité langagières, il résulte un processus de *bricolage* au sens où l'entend Claude Lévi-Strauss, processus que revendique Gayatri en ce qu'il module la rigueur de la théorie par l'intelligence sensible et par l'inventivité d'approches civilisationnelles autres. Cette démarche relève de l'accueil sans condition, et d'une foncière perméabilité à l'inconnu – axiomes repris de Jacques Derrida pour une « politique de l'amitié » qui ferait la loi dans toute société.

Davantage : le colloque a été l'occasion de mettre en œuvre une critique de la démarche comparatiste telle qu'elle a cours dans les universités européennes. À la « littérature comparée » et aux prudents vis-à-vis linguistiques des langues maternelle et étrangère, Spivak préfère Babel où elle trouve « refuge », « notre refuge » : où elle n'a pas peur du foisonnement, de la mobilité, de la caducité, des remises en jeu, de se jeter à l'ailleurs, en bref pas peur du *décentrement*. Du *dépaysement*.

Et, par suite, où elle prône et théorise la dé-hiérarchisation politique, linguistique, culturelle refusant l'emprise du modèle capitalistique occidental.

Exigence exorbitante. *Comment habiter le dépayés ?* Comment être celle qui est professeur et directrice de recherche à l'université Columbia de New York et celle qui enseigne dans les écoles rurales en Inde ? – écoles qu'elle a fondées pour les enfants déshérités.

Comment traduire *Of Grammatology* de Derrida avec la même attention à la prosodie que pour la traduction des poèmes de Sankha Ghosh ?

Comment savoir être celle qui répond à la conférence de Jean Bessière en récitant, au débotté, *Le Cimetière marin* de Valéry, et celle qui débat avec Judith Butler sur les « subaltern speakers », celle qui conduit un réseau d'ateliers en Afrique avec des chercheurs ghanéens et nigériens, celle qui soutient le programme de création en résidence de l'université Columbia en Europe ?

À l'impossible, Gayatri répond puissamment : elle écrit sur son « laptop », assise à côté des Africains qui vaquent à leurs affaires quotidiennes, elle écrit dans la conscience historique de l'esclavage des Noirs et à la lumière des vers de Sankha Ghosh rappelant les traditions matrimoniales qui soumettent les femmes en Inde, et ainsi faisant, elle agit. Elle agit « as a neighbor » : *elle voisine*, elle s'assoie, elle côtoie, c'est un faire ensemble dans la proximité, qui ménage une mitoyenneté sans la prétention des grands mots de « partage » et de « compréhension » qui ne sont que métaphore.

Gayatri ne prétend pas se mettre à la place de ; depuis sa place, dans la distance qui est « a walking distance » – une distance humaine, franchissable, enjambable, à la mesure des pas *vers* –, avec sa différence, ses expériences propres et ses analogies, *elle se joint*.

Elle peut, ainsi, se joindre.

Final magnifique et émouvant par la simplicité de sa résonance éthique : « I raise my voice to join the cry that has still not been fully achieved in the world: Free At Last! Accra/New York ».

Nous sommes au fondement même des questionnements qui taraudent le monde aujourd'hui. Avec Gayatri Chakravorty Spivak se dessine la capacité de penser et acter, en dehors des catégories de l'humanisme traditionnel, les termes d'une *nouvelle sécularisation du politique*.